

L'air fétide du radicalisme rigide *carla bergman & Nick Montgomery*

Le capitalisme, le colonialisme et l'hétéropatriarcat nous rendent malades. Nos réponses nous guérissent-elles ? Nos actions favorisent-elles le bien-être des autres ? Ou sommes nous, de manière inconsciente, en train de reproduire le type de relations qui nous ont à l'origine rendu es malades ?
Zainab Amadahy, *Wielding the Force*

Le puritanisme, quelle que soit la forme qu'il prenne, est un germe empoisonné. Si en surface tout peut sembler fort et vigoureux, le poison continue néanmoins à s'infiltrer jusqu'à ce que la chair entière soit contaminée.
Emma Goldman, *L'hypocrisie du puritanisme*

Il y a environ un siècle, la célèbre anarchiste Emma Goldman était à une fête, quand un jeune homme la prit à part. « L'air grave comme s'il s'apprêtait à annoncer la mort d'un proche camarade », l'homme lui dit « qu'il ne seyait pas à une agitatrice de danser »¹. Selon lui, cela donnait une mauvaise image du mouvement révolutionnaire. Goldman était bourrée, et lui répondit en gros d'aller se faire voir. On dit de cette rencontre qu'elle est à l'origine de la phrase bien connue de défense de la joie et du jeu, souvent attribuée à Emma Goldman : « Si je ne peux pas danser, ce n'est pas ma révolution ». Mais il ne s'agissait pas seulement de danse. Pour Goldman, le conformisme et le contrôle de soi étaient inhérents aux mouvements radicaux eux-mêmes, et les militant·es étaient supposé·es faire passer « la Cause » avant leurs propres désirs.

Un siècle plus tard, si les règles ont peut-être changé, quelque chose continue de traverser de nombreux espaces politiques, mouvements et milieux, en sapant leur puissance de l'intérieur. Ce quelque chose, c'est l'appréhension vigilante des erreurs chez soi et chez les autres, le triste confort de pouvoir ranger les événements dans des catégories toutes faites, le plaisir de se sentir plus radical·e que les autres et la peur de ne pas l'être assez, les postures anxieuses sur les réseaux sociaux, avec les hauts des nombreux « likes » et les bas de se sentir ignoré·e, la suspicion et le ressentiment en la présence de quelque chose de nouveau, la façon dont la curiosité fait se sentir naïf·ve et la condescendance fait se sentir juste. Nous pouvons le sentir apparaître à certains moments, quand nous sentons le besoin de nous comporter d'une certaine manière, de haïr les choses qu'il faut haïr, et d'avoir les bons gestes. Nous nous sommes déjà retrouvé·es des deux côtés des tendances puritaines de ce « quelque-chose », comme pur·es et comme corrompu·es. Mais surtout, ce « quelque-chose » est une hostilité à la différence, à la curiosité, à l'ouverture et à l'expérimentation.

Il n'est pas possible de décrire totalement ce phénomène, parce qu'il est en constante évolution et qu'il se redistribue sans cesse. Il ne peut pas se réduire à certaines personnes ou à certaines attitudes. Ce n'est pas comme s'il était juste dû à une bande d'abruti·es qui pourrissent les mouvements et détruisent les dynamiques de l'intérieur. En fait, la recherche anxieuse de celles et ceux sur qui reposerait la faute ou d'attitudes précises à blâmer fait même partie de ce processus toxique. Personne n'est immunisé·e. On le ressent à plein d'endroits, mais il est difficile d'en parler, et ça n'aurait pas de sens d'en faire un scandale. C'est plutôt comme une sorte de gaz : il circule en permanence, nous influençant à notre insu, et nous

¹ Emma Goldman, *Vivre ma vie. Une anarchiste au temps des révolutions*, Paris, L'Échappée, 2018, p. 83.

menant vers toujours plus de rigidité, de fermeture et d'hostilité. C'est un air qui nous fait tousser des certitudes : certaines se sentent provoquées, attaquent en retour ou au contraire reculent, d'autres cherchent des sirops anti-toux, mais rien de tout cela n'arrête le virus. Selon nous, il n'y a pas de remède miracle, pas de masque protecteur, pas de solution unique.

Nous choisissons de nommer cette puissance le radicalisme rigide. C'est à la fois *une manière d'être fixe* et *un moyen de « fixer »*². Il fixe, dans le sens où il cherche à réparer, percevant les mouvements émergents comme intrinsèquement défectueux. Fixer, c'est-à-dire *tout voir comme cassé*, et traiter les luttes ou les projets comme déficients. Cela fixe aussi dans le sens où il s'agit de tout rendre permanent, transformant des pratiques fluides en manières d'être stagnantes. Quand la rigidité prend le dessus, la créativité transformatrice disparaît.

Un exemple flagrant de radicalisme rigide est celui du groupe états-unien Weather Underground, un groupe militant anti-impérialiste blanc des années 70. Il est surtout connu pour ses attaques à la bombe contre différentes infrastructures publiques et monuments, réalisés dans le but d'ouvrir les yeux des blancs aux États-Unis sur l'impérialisme de leur pays, et notamment sur le massacre du peuple vietnamien et les assassinats de Black Panthers.

Cherchant à approfondir leur engagement politique, ses membres avaient adopté la pratique d'auto-critique des maoïstes. Les sessions d'auto-critique, qui pouvaient durer des heures, voire des jours, consistaient pour les membres du groupe à discuter de leurs faiblesses, de leurs erreurs tactiques, de leur investissement affectif, de leur préparation à la violence ou même de leur inclinaison sexuelle, dans le but de rompre tout attachement à l'ordre dominant et de produire un style de vie révolutionnaire.³ Paradoxalement, cette tentative de se purifier de tout conformisme envers l'idéologie dominante les a conduits à une écrasante conformité militante, associée à des injonctions permanentes à mener les actions les plus radicales possibles.⁴

L'atmosphère toxique du Weather Underground n'est pas une fable visant à mettre en garde contre certaines idées ou pratiques, comme si nous pouvions simplement apprendre de leurs erreurs et faire mieux la prochaine fois. Le radicalisme rigide n'est jamais plus fort que lorsque les gens sont persuadés d'avoir enfin trouvé les bonnes réponses. À l'inverse, le Weather Underground est un exemple palpable de la façon dont les milieux radicaux peuvent être perçus comme étouffants ou sans issue, et *en même temps* comme agréables ou justes. Et si la rigidité congelée du maoïsme des années 70 peut aujourd'hui sembler désuète ou lointaine, cela ne veut pas dire que le radicalisme rigide a disparu, mais seulement qu'il a pris d'autres formes.

Avoir la ligne juste

Mais assez ! assez ! Je n'y tiens plus. De l'air ! De l'air ! Cette officine où l'on fabrique l'idéal, il me semble qu'elle sent le mensonge à plein nez.

Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale*

² Le texte anglais joue sur le double sens du verbe *to fix*, qui signifie à la fois « fixer » et « réparer » [ndt].

³ Thoburn, "Weatherman, the Militant Diagram, and the Problem of Political Passion" 129; Cathy Wilkerson, *Flying Close to the Sun: My Life and Times as a Weatherman* (New York: Seven Stories Press, 2007), 265-300.

⁴ Ce récit se base principalement sur celui de Bill Ayers dans *Fugitive Days: Memoirs of an Anticwar Activist* (Boston: Beacon Press, 2009), en particulier les pages 153-55.

Aujourd'hui, une des façons qu'a le radicalisme rigide de se matérialiser est la notion de « ligne juste »⁵. Dans de nombreux milieux, il est devenu commun de décrire un individu ou un groupe comme « safe » ou « de confiance ». Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Que se passe-t-il quand la politique est devenue une ligne juste que quelqu'un e peut *avoir*, et non quelque chose que les personnes *font* ensemble, une pratique commune ? Que se passe-t-il quand les pratiques communes doivent toujours être énoncées à l'avance, et leur valeur démontrée ? De plus en plus, selon nous, avoir la ligne juste revient à dire que l'on défend les bonnes positions, que l'on dit les bonnes choses, que l'on publie les trucs les plus radicaux sur Facebook, Twitter ou Tumblr, que l'on dénonce les bonnes personnes comme ayant tort et que l'on a des opinions bien formatées.

Nous sommes encouragés – et nous nous encourageons souvent les uns les autres – à porter nos positions politiques et nos analyses comme des badges, des marqueurs de distinction. Quand la politique devient quelque chose que nous *avons*, comme la mode, elle doit toujours être visible pour fonctionner. Les actions doivent être rendues publiques, les positions doivent être prises, et nos vies quotidiennes doivent être bruyamment proclamées à la face du monde. Chacun e est encouragé e à calculer ses engagements politiques en évaluant comment ceux-ci seront perçus, et par qui. La politique devient un spectacle qu'il faut jouer, une performance. Les sommets sont atteints en ligne, où partager les bonnes choses en employant les bons mots semble être la *seule* façon qu'ont les gens de se rencontrer. Les groupes doivent faire de l'introspection, constamment s'évaluer sur la base de leurs idéaux, puis les projeter vers l'extérieur en proclamant leurs intentions, leurs valeurs, leurs programmes et leurs missions.

Mais puisque que l'on ne peut *avoir* la ligne juste qu'en comparaison avec une personne qui ne l'a pas, le radicalisme rigide tend à une comparaison et une évaluation permanentes. Souvent, la meilleure façon d'éviter l'humiliation de ne pas avoir la ligne juste est de trouver *d'autres personnes* présentant un quelconque manque, dans la pratique militante, dans la radicalité, dans la maîtrise des questions liées aux oppressions, ou dans d'autres choses encore. Personne ne peut correspondre complètement à ces idéaux perfectionnistes, ce qui fait que nous sommes toutes réduites à ressentir de la peur et de la honte en permanence.

Quand les radicaux ales s'attaquent mutuellement sur le plan de la ligne juste, cela est dû au moins en partie au fait qu'*il s'agit d'un plan sur lequel les gens peuvent exercer une forme de pouvoir*. Si on est incapable d'affronter le capitalisme et les autres structures oppressives, si on est incapable de mettre en place des formes de vie alternatives, on peut toujours attaquer les *autres* pour leur complicité, et se dire que ces attaques sont l'expression de sa radicalité. À ce jeu de la ligne juste et du radicalisme rigide, nos ennemis ne sont ni les capitalistes, ni les suprémacistes blancs, ni la police ; ce sont les autres, celles et ceux qui sont en concurrence pour définir la *bonne façon* de critiquer et de combattre le capitalisme, la suprématie blanche et la police. La comparaison et l'évaluation d'autres camps ou courants peuvent devenir tellement présentes qu'elles en deviennent une fin en soi : la rencontre avec de nouveaux courants doit alors être abordée par la recherche méfiante des défauts qu'ils présentent. Nous en venons finalement à découvrir les autres – leurs croyances, leurs engagements, leur valeur – sur la base de leur capacité à mettre en avant leur position et de la façon dont nous évaluons cette position au regard de la nôtre.

Le radicalisme rigide n'est donc pas un courant politique, mais une propension qui infuse aujourd'hui de nombreux courants et milieux. Dans certains milieux, le fait d'avoir la ligne

⁵ En anglais « to have good politics », littéralement « avoir la bonne politique » [ndt].

juste se prouve ou s'affiche par la volonté de mener des actions directes, de participer à des émeutes, de casser ou de s'affronter à la police. Dans d'autres, c'est la faculté d'élaborer une grille d'analyse contre les oppressions, à éviter des propos oppressifs et la dénonciation de celles et ceux qui en tiennent. Dans d'autres, c'est la capacité à éviter de travailler et à vivre sans consommer et sans payer de loyer. Dans d'autres, c'est l'adhésion à une vision gauchiste ou révolutionnaire, et dans d'autres encore c'est la conviction que la gauche est morte et la révolution un fantasme ridicule. Dans d'autres enfin, c'est le fait d'avoir participé à de nombreux projets, d'avoir un bon réseau. Dans tous les cas, on retrouve une tendance à disqualifier les engagements et les valeurs des autres milieux et de dénoncer leurs incohérences. Poussée à l'extrême, la tenue de ce genre de discours sectaire alimente de son propre fait une forme de sectarisme.

Les nouveaux·elles arrivant·es sont immédiatement placés dans une position de dette : elles et ils doivent s'impliquer, se sacrifier, et faire constamment preuve de l'analyse correcte. Qu'il s'agisse d'une performance dans le langage anti-oppressif, de ferveur révolutionnaire, de détachement nihiliste ou même d'un *dress-code* implicite, celles et ceux qui ne sont pas familiers avec les attentes du milieu sont condamnés dès le départ, à moins qu'elles ou ils n'arrivent à se mettre à niveau et en conformité. Plus ou moins ouvertement, ils et elles courent le risque d'être critiqués, moqués voire exclus pour n'avoir pas compris, même s'ils et elles sont souvent celles et ceux que « la ligne juste » est censée soutenir : celles et ceux avec peu d'éducation formelle, qui n'ont pas été exposés aux milieux radicaux, mais qui ont un réel enjeu à lutter.

Rien de tout cela ne suggère que nous devrions être moins exigeants en ce qui concerne les oppressions, ou qu'avoir des positions fermes serait problématique, ou encore que toutes les pratiques radicales sont déficientes ou mauvaises. Nous pensons que l'élaboration d'analyses, la verbalisation des erreurs, et le fait d'assumer les conflits sont toutes des pratiques indispensables. Défaire le radicalisme rigide ne veut pas dire « entendons-nous bien ! », ou « des actes, pas des paroles ! », ou encore « sois spontané ! ». Et ce n'est certainement pas une invitation à moins de radicalité. La capacité des gens à s'opposer à des comportements oppressifs et à les désapprendre, celle de mener des actions directes, ou celle d'éviter de vendre du travail ou de payer des loyers peut créer ou approfondir des brèches dans l'ordre dominant. Tout cela ouvre les possibles et permet d'entamer des transformations. Mais chacune de ces pratiques peut aussi devenir une mesure de comparaison et d'évaluation qui finit par dévaloriser d'autres pratiques et par étouffer les capacités collectives.

Quand la politique se fait dans un monde dominé par l'hypervisibilité et la rigidité, il y a énormément de choses qui ne comptent pas, et qui ne pourront jamais compter : ce que les gens font d'incroyable quand personne ne regarde, leur façon de prendre soin les un·es des autres doucement et sans quête de reconnaissance, les hésitations et les balbutiements surgissant de la rencontre avec d'autres façons de vivre et de lutter, tous les actes de résistance et de sabotage qui restent secrets, les lentes évolutions qui prennent des années voire des décennies, et tous les indicibles mouvements, luttes et projets qui ne pourront jamais être capturés par des mots ni vantés publiquement.

Ces tendances en ont poussé plus d'un·e à abandonner les milieux radicaux. La rigidité réduit les possibles : soit tu continues dans une atmosphère étouffante et appauvrissante, soit tu l'abandonnes pour tenter ta chance dans le seul mode de vie proposé par l'ordre dominant. Pour beaucoup, ce n'est même pas un choix, dans la mesure où leur survie même est liée aux

espaces dans lesquels la rigidité s'est installée. En ce sens, le radicalisme rigide peut être mortel.

Puisque le radicalisme rigide implique un sens du devoir et de l'obligation en permanence, il y a cette constante impression de ne jamais en faire assez. Dans ce contexte, le *burnout* dans les milieux radicaux ne peut être réduit au fait de s'épuiser à la tâche ; il s'agit souvent d'un nom de code pour décrire le fait d'être blessé·e, affaibli·e, usé·e. Ce qui nous épuise, ce ne sont pas seulement les longues heures passées à militer, mais aussi les tendances à la honte, à l'anxiété, à la méfiance, à la compétition et au perfectionnisme, ainsi que leurs façons d'étouffer la capacité collective de créativité et de changement. Souvent, expliquer qu'on est en *burnout* est la façon la plus simple de disparaître, de faire une pause, de prendre soin de soi et de s'éloigner de ces dynamiques.

Il peut être risqué de discuter ouvertement de tout cela : on se verra facilement traité de libéral·e, d'opresseur·euse, ou de réactionnaire. Pour cette raison, beaucoup de conversations à ce sujet n'ont lieu qu'entre personnes qui se font suffisamment confiance pour savoir qu'ils et elles ne seront pas immédiatement confrontés·es à la suspicion ou aux critiques. Dans ces discussions moins virulentes, il y a une plus grande ouverture à la réflexion et à l'écoute, et une plus grande place est laissée aux subtilités, aux nuances et à l'empathie, qui sont le plus souvent absentes quand le radicalisme rigide prend le dessus. [...]

Défaire le radicalisme rigide

Pour faire face efficacement au radicalisme rigide, il ne s'agit pas de le débusquer et de l'attaquer, mais bien plutôt de le comprendre afin de savoir comment le dissiper. Puisque ce phénomène est liée à la peur, à l'anxiété, à la honte – c'est-à-dire à nos désirs profonds et au sens que nous donnons à ce que nous sommes et ce que nous devenons – nous pensons qu'il est important de l'aborder avec soin et compassion. Une chose nous semble claire : tous les mouvements et projets radicaux ont des phases de rigidité et de fermeture, et d'autres pendant lesquelles la nouveauté peut émerger.

Nous hésitons à donner des exemples concrets, et cela pour deux raisons. Premièrement, le radicalisme rigide se nourrit d'une tendance à idéaliser des personnes ou projets, en transformant un radicalisme vécu et mouvant en *idéaux* et en *normes* figées. Des exemples risquent d'alimenter cette réduction : « nous avons fait ça et ça nous a aidé » peut devenir « ça a aidé donc vous devriez le faire ». Deuxièmement, si l'hypervisibilité fait actuellement partie du problème, cela plaide en faveur du fait de passer sous le radar. Les expérimentations en douce sont une façon d'éviter aussi bien l'idéalisation que la police.

Plutôt que de nous focaliser sur quelques mouvements spécifiques, nous avons discuté avec une grande variété de personnes engagées dans différents projets et luttes, afin d'en tirer ce que nous appelons des *notions communes* : des sensibilités partagées qui favorisent la transformation et l'émergence de nouvelles capacités. Une de ces notions est celle de confiance. Beaucoup nous ont parlé de l'importance de la confiance – le sentiment qu'on nous fait confiance aussi bien que la capacité d'accorder de la confiance à soi-même et aux autres – présentée comme un ingrédient crucial de leurs luttes, qu'il s'agisse d'insurrections en Grèce, d'occupations d'usines en Argentine ou de mouvements radicaux de jeunes en Amérique du Nord. Néanmoins, ce serait une erreur de transformer la confiance en un idéal ou un

impératif. La confiance est un don risqué. Comme pour tout ce que nous avons appelé notions communes, il s'agit d'une tentative de décrire ce « quelque chose » que les gens créent ensemble. Si on les porte comme une insigne ou qu'on s'y attache comme à une identité, ces notions communes meurent, détachées des processus et des relations qui les font vivre.

Le radicalisme rigide est en permanence en train de s'effondrer, tandis qu'une autre chose est en train d'émerger. Il y a des ouvertures, des expérimentations et des découvertes collectives de nouvelles et d'anciennes façons d'agir qui laissent entrer un peu d'air frais. Et pour la même raison que personne n'est immunisé contre ce poison du radicalisme rigide, chacun peut contribuer à le défaire. Beaucoup entament la discussion sur les moyens de se défaire de ces tendances dans les milieux auxquels elles et ils appartiennent. D'autres fuient le radicalisme ostentatoire, créant quelque chose de nouveau aux marges aussi bien de l'ordre dominant que des espaces radicaux reconnus. En prenant la tangente avec un groupe d'amis, certains ont réussi à créer des alternatives et des espaces plus tranquilles, dans lesquels il est possible de s'essayer à de nouvelles façons de s'organiser et de faire revivre des possibilités ensevelies.

Finalement, nous pensons que la rigidité peut être défaire en allumant, en attisant et en alimentant le feu de la croissance d'un pouvoir partagé, et en le défendant avec détermination et tendresse ; en d'autres termes en trouvant comment transformer nos propres situations, prendre soin les uns des autres, s'écouter, expérimenter et lutter ensemble.